

# KJELL ERIKSSON

## LE CERCUEIL DE PIERRE



# KJELL ERIKSSON

## LE CERCUEIL DE PIERRE

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Une jeune femme et sa fille de six ans marchent au bord d'une route ensoleillée de campagne suédoise. Comme tous les ans, elles reviennent du cimetière où elles sont allées déposer des fleurs sur la tombe de la grand-mère. Une voiture déboûle, et les fauche. Banal accident de la route ? Pas si sûr. La commissaire Ann Lindell oriente sa piste vers le mari, directeur de recherches dans un laboratoire pharmaceutique, qui a disparu. Récent acquéreur d'un terrain en République dominicaine, le chercheur mène visiblement une double vie, tandis que sa société exerce des activités pas forcément légales...

Toute l'équipe est à pied d'œuvre pour résoudre l'affaire, sauf Ann peut-être, préoccupée par son histoire d'amour avec Edvard. Elle assume ses choix de femme libre, la priorité donnée à son travail, les aventures d'un soir. Jusqu'au jour où.

Un polar social comme les Nordiques savent les ficeler.

Kjell Eriksson est né en 1953 à Uppsala en Suède. Un reportage qu'il réalise sur la vie d'agriculteur l'amène à troquer le sécateur contre la plume. Son personnage principal récurrent, la commissaire Ann Lindell, mène l'enquête dans une dizaine de romans. *Le cercueil de pierre* est le deuxième de la série.

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)



# Le cercueil de pierre

du même auteur  
chez le même éditeur

*La terre peut bien se fissurer* (2007)

*La princesse du Burundi* (2009)

*Le cri de l'engoulement* (2010)

*Les cruelles étoiles de la nuit* (2012)

---

Ouvrage réalisé en partenariat avec  
le Centre National du Livre, Paris.

Kjell Eriksson

Le cercueil de pierre

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Stenkistan*

Illustration de couverture :  
© Lee Frost / Getty Images

---

© Kjell Eriksson, 2001  
Published by agreement with Ordfronts Förlag, Stockholm and Lonhardt  
& Høier Literary Agency A/S, Copenhagen.  
© Gaïa Éditions, 2008, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-248-9

## *Prologue*

Pris de leur habituelle fièvre matinale, les lézards filaient sur le haut de la clôture, rapides comme l'éclair, pour fêter le soleil qui se lèverait une demi-heure plus tard.

Cette clôture aurait aussi bien pu se trouver en Irlande. Le matériau était différent, mais il parlait la même langue : pierres sèches, posées l'une sur l'autre sans soin apparent et pourtant de façon à la fois belle et fonctionnelle. Elle entourait le jardin sur un mètre cinquante de haut et, dans l'un des coins du terrain, se transformait en mur.

La surface grise du toit en fibrociment était ceinte d'un cadre de verdure foncée. Quelques palmiers, un citrus et d'autres arbustes qu'il ne connaissait pas. Il avait ramassé quelques-uns de ces péricarpes, les avait secoués en prêtant l'oreille et en avait extrait des graines de couleur sombre à l'apparence vénéneuse. Il tint dans sa main ces mystérieux messagers à l'éclat noir, quasi métallique, et, l'espace d'un instant, fut tenté de les jeter au fond de sa gorge.

Vénéneuses ? Et après ? Mais elles étaient belles et il les avait donc gardées pour les semer.

Soudain, il se mit à pleuvoir. Les gouttes s'amassaient dans les vagues du fibrociment, avant de se mettre à briller l'espace d'une seconde, au moment où elles s'apprêtaient à se détacher du toit pour tomber sur le sol. Il en fit une mélodie, une musique muette jouée sur le clavier d'un piano : la valse de l'index. Incapable d'identifier les notes comme il l'était, il fut aveuglé par la beauté de ces gouttes.

« Ne te laisse pas aller », se dit-il et, au même instant, la pluie cessa.

La mer venait lécher le rivage. La veille au soir, il avait tenté de déterminer quel système régissait le perpétuel mouvement des vagues. Suivaient-elles un rythme régulier tel que sept petites suivies d'une grosse ? À un moment, ce fut le calme plat et un silence assourdissant, comme si la mer retenait son souffle. L'espace de deux ou trois secondes, pas plus.

Des fleurs volubiles semblables au liseron serpentaient autour de ses pieds. Il prit une poignée de sable et la laissa tomber entre ses doigts. À l'horizon cinglait un porte-conteneurs. Il tenta d'échafauder des projets, mais il était trop las pour penser de façon rationnelle et trop peu familier de ce paysage pour y puiser un sentiment de sécurité. « Je suis un naufragé, pensa-t-il, échoué sur ce rivage, et c'est ici qu'il faut que je me décide. »

Au lieu de cela, il se dirigea vers la petite boutique servant aussi de bar. Ce n'était guère qu'une baraque en planche et fer-blanc appuyée contre un arbre et louchant vers la route. Ramon, aussi appelé « le Boulanger », lui tendit la main par-dessus les paquets de chewing-gum du comptoir. Un homme d'un certain âge, aux cheveux blancs et aux traits marqués, l'observait d'un œil attentif. Face à lui était assise une femme vêtue d'une robe verte moulante.

Il commanda une bière, s'assit à l'autre table, salua le vieil homme d'un signe de tête et porta la bouteille de bière à sa bouche. « Puissent les choses demeurer telles qu'elles sont autour de cette table », pensa-t-il. Des montagnes venait l'eau et de la mer le sel.

– Bon, dit-il, sentant qu'il allait être ivre.

Tant qu'il boirait, le Boulanger ne fermerait pas aujourd'hui. Il lui fit signe de servir une bière au vieux et à la femme.

« Nous sommes les nouveaux conquistadors », pensa-t-il avec un soupir.

– Des problèmes ?

Sven-Erik Cederén hocha la tête et leva sa bouteille. Il était déjà venu cinq ou six fois dans ce pays, mais jamais seul. Chacune de ses visites avait modifié sa situation. Les premières fois, il avait recherché les habituels pièges à touristes et bu du rhum en observant les femmes, sans jamais prendre d'initiative. Maintenant, il allait chez le Boulanger, où il restait la plupart du temps assis à sa table sans rien dire, à boire de la Presidente.

– Combien de temps restes-tu ? demanda le Boulanger.

Le couple à l'autre table se retourna pour le regarder avec curiosité, comme si sa réponse revêtait une extrême importance.

– Encore une semaine.

Le vieux leva sa bouteille.

– Je vais acheter un terrain. Près de Gaspar Hernandez.

– C’est un repaire d’imbéciles, ce village, commenta le vieux.

– C’est comment, dans ton pays ? s’enquit la femme.

Il lui fit les réponses habituelles, parla du froid, de la neige, des lacs pris par le gel, des forêts, mais ensuite il se tut. Pourtant, il voulait ajouter quelque chose.

– On mène... commença-t-il à dire d’une voix hésitante, on vit assez bien.

– Ta femme te manque ?

– Bien sûr.

– Il y a autre chose qui te manque, dit le Boulanger.

– On regrette toujours son pays, commenta le vieux.

Le Suédois secoua la tête.

– Une autre femme ?

– Peut-être.

Qu’avait-il fait ? Était-il possible de réparer ? Non. Tout ce qu’il pouvait faire, c’était atténuer la douleur. Il avait tourné casaque, mais trop tard. Pendant près de quarante ans, il avait marché au pas. Maintenant, il quittait les rangs et il avait peur. Si seulement il pouvait rester assis là, dans cette boutique délabrée, à boire de la bière et bavarder avec les gens de passage. Le Boulanger et la boutique lui donneraient l’absolution.

Il avait peur, mais pas pour sa propre peau. Faux ! Bien sûr qu’il avait peur qu’on le juge. Et il se réfugiait dans une boutique pleine de bière, de *Pringles* et de chewing-gum.

Il continua à parler de son pays. Que choisir de dire ? s’interrogea-t-il. Que sais-je de la Suède ? Vais-je leur parler de la vie à Uppsala-Näs, du terrain de golf d’Edenhof, des rapports avec les collègues, des conférences à l’Union des Entrepreneurs, de salles de bains entièrement carrelées et du ponton que j’ai rénové pour une centaine de milliers de couronnes ?

Tout en parlant, il regardait la femme à la dérobée. Elle avait entre vingt et trente ans. Son bras reposait près du sien. Il lui serait facile... Avec la liasse de billets qu’il avait dans sa poche et l’érection dans son pantalon.

Il but une gorgée de bière. Le Boulanger le regardait en hochant la tête.



# 1

– Remonte sur la chaussée, tu vas salir tes chaussures !

La petite fille cueillit une dernière fleur et en tendit une poignée à sa mère.

– Les trèfles à quatre feuilles, ça porte bonheur.

– On va les mettre sur la tombe.

La femme en fit un bouquet, après avoir ôté une feuille morte.

– Grand-mère aimait le trèfle, dit-elle pensivement, en détournant les yeux vers l'église puis vers la fillette qui marchait près d'elle. « Un seul jour, pensa-t-elle, vous n'avez passé qu'un seul jour ensemble, sur la terre. »

Emily était née six ans et un jour plus tôt et, dès le lendemain, sa grand-mère mourait. À chaque anniversaire, elles se rendaient au cimetière pour déposer des fleurs sur sa tombe. La mère et la fille prenaient un instant place sur un banc de pierre pour boire l'une du café, l'autre du sirop.

Le cimetière se trouvait à une demi-heure de marche de chez elles. Elles auraient donc pu prendre la voiture mais préféraient s'y rendre à pied. En approcher lentement permettait de mieux s'y préparer intérieurement. Elle avait aimé sa mère plus que quoi que ce soit au monde et c'était comme si Emily avait pris le relais de sa grand-mère. Un amour en avait remplacé un autre.

La parturiente avait été transportée avec l'enfant dans les sous-sols du C.H.U., où sa propre mère était entre la vie et la mort. On avait placé le bébé sur sa poitrine et elle avait d'abord eu l'air de penser que c'était un poids de plus sur son corps déjà ravagé. Mais ensuite la jeune maman avait eu l'impression que l'odeur de ce nouveau-né avait rappelé la grand-mère à la vie, car ses narines avaient soudain palpité. La main émaciée et couverte de marques de piqûres avait caressé ce petit paquet, dans ses bras, et ses yeux embués de morphine s'étaient ouverts.

– Je veux courir jusque là-bas, dit la petite fille, mettant fin aux pensées de sa mère.

– Non, on marche toutes les deux, répondit celle-ci, et, avant de mourir, elle eut le temps de se rendre compte qu'elle aurait pu sauver la vie de sa fille en la laissant aller.

La voiture les heurta de plein fouet. L'enfant fut projetée à une dizaine de mètres et mourut presque sur-le-champ. La mère fut renversée et la roue avant gauche du véhicule lui passa sur le corps. Elle survécut assez longtemps pour comprendre ce qui s'était passé et qu'elle aurait pu sauver la vie de sa fille. Elle eut aussi le temps de voir le véhicule déraiper, en accélérant pour disparaître en direction de l'église et prendre la fuite.

– Pourquoi nous tuer ? marmonna-t-elle.

La joie de son collègue réjouissait beaucoup Ann Lindell. Sammy Nilsson venait de parcourir l'horoscope du jour la mine grave, mais avait éclaté de rire en lisant la dernière ligne : ... *et pourquoi ne pas répondre aux avances amoureuses qui vous seront faites aujourd'hui ?*

– Des avances amoureuses, répéta Ann, rien que ça !

– Ottosson va peut-être t'offrir le café. Je crois qu'il en pince pour toi, insista Sammy.

Ottosson était le patron de la brigade des agressions. Il avait convoqué une réunion à neuf heures et demie et Lindell ainsi que Sammy avaient le sentiment qu'il y serait question de l'organisation de la criminelle. On était en pleine épidémie de restructuration. La police de proximité qui avait été mise sur pied dans un grand tapage médiatique agonisait et pousserait bientôt son dernier soupir. La rumeur laissait entendre que celle de Gottsunda et autres localités avoisinantes serait transférée dans la zone industrielle de Fyrislund. Si Lindberg, le préfet de police, parvenait à ses fins, le mot « proximité » prendrait un tout autre sens.

– Et tes rancards, au fait ? lança Sammy.

Lindell leva les yeux. Il crut presque qu'elle avait peur.

– T'as pas rencontré quelqu'un ?

– Je suis sortie faire la fête avec des copines, c'est tout.

– C'est pas ce que j'ai entendu dire.

Lindell eut un sourire.

– Faut pas croire tout ce que tu entends. Y en a eu un.

– Et, une fois, ça ne compte pas ?

En guise de réponse, Lindell lui adressa un nouveau sourire.

Ola Haver entra dans la pièce à grands pas, le visage blême. Lindell lut sur lui qu'il était arrivé quelque chose, mais il prit le temps de s'asseoir au bureau avant de parler.

– Un délit de fuite et deux morts, annonça-t-il.

– Où ça ? demanda Sammy.

- À Uppsala-Näs.
  - Des témoins ? demanda Lindell.
  - Un chauffeur de camion qui passait par là. L'une des victimes est un enfant. Une petite fille.
  - Oh, merde, lâcha Sammy.
  - Six ans, à peu près.
- Lindell regarda sa montre : il était 9 h 12.
- J'appelle Ottosson, dit-elle.

« Avances amoureuses, tu parles, pensa Lindell en sautant dans la voiture de Sammy, c'est plutôt des appels de détresse qu'on reçoit, nous autres. »

Elle lorgna vers Sammy, tandis qu'ils débouchaient sur Salagatan. Il pesta sous cape contre la circulation et s'engagea dans St Olofsgatan avec un regard plein de colère pour l'automobiliste venant de la droite qui les forçait à s'arrêter.

Haver parlait au téléphone, sur le siège arrière, et Lindell comprit qu'il recevait des informations directement de la patrouille qui se trouvait sur place.

Mercredi 14 juin. Une de ces journées qui promettent un bel été. La végétation était en pleine éclosion, dans la vallée conduisant vers le lac Mälär. Dans les prés, l'herbe était haute. À certains endroits, on avait déjà commencé la première récolte. À la hauteur de Högby, un homme avait garé son tracteur le long de la route et marchait à pas majestueux dans le trèfle et la fléole qui lui arrivaient presque à la taille. Un instant, Lindell crut voir Edvard. Celui qui marchait dans ce champ et passait la main sur les épis aurait pu être lui. Elle en eut un coup au cœur. Il ne dura que l'espace d'une seconde, et pourtant pas seulement. Il était là et faisait partie de ce paysage. Six mois après, Edvard Risberg était encore présent en elle, fût-ce à la façon d'une ombre. Elle entendait les mots qu'il employait et sentait ses mains. Personne ne l'avait marquée à ce point.

Depuis la lisière de la forêt, un chevreuil guettait en direction du bois de Lunsen. Lindell avait le soleil dans les yeux, mais elle ne baissa pas le pare-soleil et laissa les rayons lui réchauffer le visage. Es-tu en train de marcher au bord de la mer, Edvard ?

Un kilomètre plus loin, une femme et sa fille gisaient au bord du fossé.

Haver dit quelque chose que Lindell ne comprit pas.

– Je suppose que c’est Ryde, répondit Sammy, il n’y a que lui pour se balader dans une Mazda aussi pourrie.

En effet, Eskil Ryde, un des hommes de la scientifique était déjà sur place et penché sur le fossé. Il passait l’une de ses mains dans ses cheveux et agitait l’autre.

L’un des collègues en uniforme faisait signe à un minibus de passer. Sitôt descendue de voiture, Lindell aperçut une forme, dans le fossé. « Un enfant », pensa-t-elle en levant rapidement les yeux vers Sammy. Ils échangèrent un rapide regard.

Ryde souleva la couverture grise. La fillette avait le front ouvert. Åke Jansson, l’autre collègue en uniforme, ne put s’empêcher de pousser un sanglot. Haver passa son bras autour de ses épaules et il joignit les mains. Lindell, pour sa part, posa rapidement la sienne sur son épaule avant de se pencher sur le cadavre. Elle ne le vit pas vraiment, en fait, seulement deux petites jambes dépassant d’une robe à motifs rouges, sa main droite aux ongles vernis rose clair et ses cheveux blonds maintenant aussi rouges que sa robe.

Lindell se redressa si vite qu’elle eut une sensation de vertige.

– On sait de qui il s’agit ? demanda-t-elle dans le vide.

– Non, répondit Åke Jansson. J’ai cherché un sac, un portefeuille ou quelque chose, mais je n’ai rien trouvé. Je suppose donc qu’elles n’habitent pas très loin d’ici. Le chauffeur de camion qui a été le premier sur les lieux pense les avoir déjà vues. Il passe tous les jours par ici.

Lindell avait noté la présence du camion, garé une trentaine de mètres plus loin.

– Ne touche pas aux cadavres, dit Ryde.

– Je veux savoir qui c’est, répliqua Jansson, vexé.

– Peut-être allaient-elles à l’église, suggéra Haver.

– La petite a cueilli des fleurs, déclara Ryde.

– Comment le sais-tu ?

– À ses mains.

Quatre policiers autour d’un corps d’enfant. Celui de la scientifique remit soigneusement la couverture en place.

– Voyons un peu la femme, dit-il.

Elle avait été belle. Ses cheveux, de la même teinte que ceux de sa fille, étaient coupés court et encadraient son visage en lui conférant une certaine dureté. Il ne restait plus grand-chose de celle-ci, à vrai dire, mais Lindell comprit qu'elle était de celles sur qui on se retournait et que l'on écoutait. Elle crut discerner sur ses traits à la fois de la volonté et le sentiment très net de qui elle était, même si une pierre était venue entailler son menton, ce qui donnait l'impression que sa lèvre inférieure était ornée d'un *piercing* avec un bijou noirci au bout.

Elle avait des boucles d'oreilles en or et son annulaire gauche était orné d'une grosse bague, en or elle aussi, tandis que sa main droite en portait une en argent sertie de pierres précieuses. Ses ongles étaient soignés. « Ils ont dû lui coûter au moins 500 couronnes », pensa Lindell. Ils avaient laissé des traces sur le sol, entre l'herbe drue du fossé et l'asphalte noir fendillé de la chaussée.

Sa légère robe d'été était kaki et portait les traces des roues de la voiture sur le dos.

Ses yeux étaient bleus mais désormais sans éclat.

Lindell leva les yeux et promena le regard sur le paysage. L'haleine tiède de l'été planait sur la contrée avoisinante. Il n'y avait pas un souffle de vent et le son d'un bateau à moteur montait du lac. Un homme arrivait à pied le long de l'allée de saules du manoir d'Ytternäs. Il avançait sans se presser mais Lindell nota qu'il avait remarqué le groupe de voitures garées le long de la route. « Le premier curieux », pensa-t-elle en se tournant rapidement.

– L'essentiel, c'est de les identifier. Qui est le pasteur de la paroisse ? demanda-t-elle à Sammy, qui déplora son ignorance en secouant la tête.

– Aucune idée. Je vais voir à l'église. Il y a peut-être un panneau d'affichage.

Lindell se dirigea vers le camion. D'après Åke, le chauffeur attendait dans sa cabine et, en approchant, elle vit en effet le reflet du visage dans le rétroviseur. Il ouvrit la portière et glissa

à bas de son siège en un mouvement qui traduisait une longue habitude mais aussi une certaine raideur.

– Bonjour. Ann Lindell, de la police d’Uppsala. C’est vous qui êtes arrivé le premier sur les lieux, n’est-ce pas ?

L’homme opina du bonnet et serra la main qu’elle lui tendait.

– Vous connaissez les victimes ?

– Je crois, oui.

– Excusez-moi, j’ai oublié de vous demander comment vous vous appelez.

– Janne Lindberg. J’habite là, précisa-t-il en désignant l’endroit du doigt.

– Vous les avez déjà vues ?

– Oui, je les croise souvent en train de marcher le long de la route. Je crois qu’elles habitent près de Vreta udde, mais je ne peux pas dire qui c’est.

– La femme était belle.

Janne Lindberg confirma cette opinion d’un hochement de tête.

– Vous veniez de chez vous et alliez vers la ville, c’est ça ? Quand était-ce ?

– Sur le coup de neuf heures.

– Dites-moi ce que vous avez vu.

– J’ai d’abord aperçu la mère. Puis la fille.

– Vous portez des lunettes ?

– Non, pourquoi ça ?

– Vous plissez les yeux.

– C’est à cause du soleil.

– Qu’avez-vous fait, après les avoir découvertes ?

– J’ai vérifié si elles étaient vivantes ou non. Et ensuite je vous ai appelés, ajouta-t-il en secouant la tête.

– Ce n’est pas vous qui les avez renversées ?

La question le fit sursauter et il fixa Lindell des yeux.

– Merde alors ! explosa-t-il. Vous croyez que je renverserais une mère de famille qui se promène avec sa fille ! Je suis chauffeur professionnel, moi.

– C’est déjà arrivé, vous savez. Est-ce que je peux voir votre téléphone portable ?

– Pourquoi ça ?

– Pour vérifier quand vous nous avez appelés.

Il lui remit l'appareil en poussant un soupir. Elle appuya sur « numéros composés » et constata que Lindberg avait passé sa communication à 9 h 08. Avant cela, il y en avait eu une autre à 8 h 26. Elle vérifia aussi les appels reçus, pour voir s'il n'en avait pas eu un juste avant de se mettre en contact avec le numéro d'urgence. C'était le cas, en effet, à 8 h 47.

– On vous a appelé juste avant que vous composiez le 112. Qui était-ce ?

– Un des ouvriers de voirie. Je transporte leur asphalte, mais j'ai eu un petit problème au départ, ce matin. Il s'est étonné de ne pas me voir et voulait savoir où j'étais.

– Vous étiez pressé, ce matin ?

– Oui, j'aurais dû être à l'usine peu après 6 heures.

– Vous étiez donc sur les nerfs et on vous a appelé au téléphone. Votre concentration n'aurait-elle pas faibli, vous empêchant d'éviter les deux piétonnes ?

– Ça suffit ! Je n'ai jamais renversé personne de ma vie.

– On peut appeler celui qui vous a téléphoné ?

– Naturellement.

– Vous comprenez bien qu'on ne peut pas vous laisser repartir. Il faut qu'on examine votre camion. Je ne pense pas que vous ayez renversé qui que ce soit, mais il faut qu'on s'en assure. D'accord ?

– Je pense à la pauvre petite, moi, répondit Lindberg en hochant la tête.

L'homme que Lindell avait vu approcher le long de l'allée était maintenant presque arrivé à hauteur du camion et elle décida de l'attendre. Il boitait un peu.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Un accident dû à du gros gibier ?

– Non, répondit Lindell. Un délit de fuite.

L'homme se figea sur place.

– Mais on dirait Josefín et Emily ! s'exclama-t-il d'une voix brisée par la stupeur. Je les ai vues sur la route. C'est elles ?

– Nous ne le savons pas encore. Mais vous pouvez peut-être nous aider à les identifier.

L'homme éclata alors en sanglots.

– Je les ai vues sur la route, répéta-t-il. Je savais qu'elles viendraient aujourd'hui.

– Il s’agit en effet d’une femme et d’une petite fille. Est-ce qu’il peut s’agir d’elles ?

L’homme hocha la tête.

– Vous voulez bien nous aider ?

Lindell approcha de lui. L’ampleur de son désespoir et ses larmes l’émurent au point qu’elle faillit se mettre à pleurer, elle aussi.

– C’est elle, dit l’homme quand Lindell souleva la couverture grise.

Son visage était gris au point qu’elle redouta de le voir s’évanouir.

– Allons nous asseoir dans la voiture. Vous me direz ce que vous savez.

Au même moment, Sammy fut de retour.

– Le pasteur arrive, dit-il sitôt descendu.

– Je n’ai pas besoin d’un pasteur ! s’exclama l’homme.

– Ce n’est pas pour vous qu’il vient, l’apaisa Lindell.

– Tu pourrais venir un instant ? demanda alors Ryde, accroupi près de la femme.

– Je te le confie, lança-t-elle à Sammy en se dirigeant vers son collègue de la scientifique.

– Je crois qu’elle n’est pas morte sur le coup, dit Ryde. Tu vois, elle a rampé vers sa fille, ajouta-t-il en montrant du doigt une légère trace de sang sur la chaussée.

– Elle s’est cassé les ongles, en faisant cela.

– Elle voulait atteindre sa fille.

Lindell s’agenouilla et fixa attentivement la route. La femme avait une petite main et les pierres précieuses de sa bague en argent lançaient des éclairs. Lindell constata que la peau de son index avait été arrachée.

Ryde approcha encore un peu et pencha la tête pour changer d’angle de vision.

Lindell eut du mal à distinguer les restes de peau accrochés à la chaussée. Ils se dévisagèrent, penchés sur cette jolie main de femme, en ce beau matin de juin.

– Elles n’ont pas été tuées par hasard, déclara Ryde en se relevant péniblement.

– Tu crois ça ?

– Il faisait jour, la route était droite et suffisamment large, finit-il par dire.

– Alors, selon toi, il s’agirait d’un meurtre ?

Ryde ne répondit pas et sortit son portable de sa poche. Lindell resta sans bouger, à repenser au fait que la petite fille avait cueilli des fleurs. Elle porta les yeux vers la couverture grise dissimulant le petit cadavre. La mère n’avait pu parvenir jusqu’à sa fille alors qu’elle n’en était distante que de... combien ? Sept ou huit mètres ?

À ce moment, une voiture arriva. Haver la stoppa tandis que Lindell sortait son portable.